

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 45 (1907)
Heft: 16

Artikel: La fête du printemps
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-204175>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 19.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstein & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Au Mont-d'Or.

Le Mont-d'Or appartient à la France, on ne le sait que trop dans le canton de Vaud, hélas ! Non que nous l'enviions à nos aimables voisins, — nous avons, Dieu merci, assez de montagnes pour en désirer de nouvelles, — mais chacun se dit que s'il était situé sur le territoire de la Confédération, il y aurait belle lurette qu'on l'aurait percé et que la ligne Paris-Vallorbe-Lausanne-Brigue-Milan serait établie sur tout son parcours dans des conditions vraiment dignes d'une artère internationale de cette importance.

Il y a une saison pourtant où le Mont-d'Or n'est plus à la France, c'est l'hiver. On n'y rencontre alors aucun des habitants de Rochejean, de Mouthe, de Saint-Antoine et des rives du lac Saint-Point, qui, les beaux dimanches d'été, s'en vont contempler de là-haut le bassin du Léman et la chaîne des Alpes. L'énorme quantité de neige qui tapisse ces parages leur en interdit l'accès, car les montagnards d'Outre-Jura ne pratiquent pas le ski. Les contrebandiers eux-mêmes ne semblent guère se servir ici d'autres engins que de raquettes, à en juger par les caractéristiques empreintes ovales dont sont uniformément dessinés les soupçons de pistes qui, à l'écart des chemins, filent droit à travers les combes et les sapinières. Que dirait au reste à ces aventuriers la vue du Mont-Blanc ou des géants de l'Oberland ! Les amis de la belle nature qu'on trouve au Mont-d'Or, quand il a mis sa mante d'hermine, ce sont nos amis les Combiens et les enfants de l'industriel Vallorbe, ouvriers, employés et chefs d'usine. Chaussés de leurs longues planchettes, ils sont les souverains absolus de ce royaume des neiges. Les Vallorbiens y montent en deux heures par le chemin de l'Echelle ou par la côte de Pralioux, plantée de jeunes fayards, qui s'élève immédiatement au-dessus de la gare de Vallorbe. Pour les gens de La Vallée de Joux, le chemin est plus long, mais plus longue aussi la jouissance. De tous les coins de leur grande combe, ils se dirigent sur les Charbonnières, d'où, par les chalets de la Muratte et des Plans, ils atteignent bientôt l'auberge française de la Petite-Echelle, à 1150 mètres d'altitude, sur le flanc du Mont-d'Or.

L'auberge de la Petite-Echelle est, bien loin à la ronde, la seule maison habitée toute l'année. Comme la sommité qui la domine, elle n'est fréquentée en hiver que par des Vaudois. Nous y pénétrâmes, au commencement de mars, avec deux skieurs de nos amis, par d'étroits couloirs creusés dans la neige et profonds de deux mètres. Elle est dotée d'un ou deux bons lits, nous affirmait un de nos compagnons, et la perspective d'une couche honnête, après une traversée nocturne passablement mouvementée, nous semblait en quelque sorte une récompense légitimement due; mais les lits n'existaient en réalité que dans la plus fertile des imaginations, et force nous fut de passer la nuit à la grange, à la froide lueur des étoiles

scintillant au travers des larges interstices de la paroi de planches.

Chambre à coucher à part, cette demeure est l'idéal des rendez-vous de course, à cause de l'amabilité de l'hôte et de l'hôtesse, et de l'excellence de la cuisine. Madame est un vrai cordon bleu. Au printemps, elle vous sert, paraît-il, de certains plats de morilles à la crème qui feraient revivre les morts. Nous avons pu nous assurer qu'elle était sans égale aussi dans l'art d'apprêter la gibelotte aux petits oignons. Ce mets-là vaut tous les savants menus des grands hôtels, surtout lorsqu'il est précédé, en guise d'apéritif, d'une promenade à la Vermoude, qui est l'un des chalets du Mont-d'Or.

A la Vermoude, nous eûmes l'agréable surprise de trouver des connaissances de Vallorbe. Le temps était superbe et l'humeur générale ne le lui cédait en rien. Campés sur un toit, seul endroit dégarni de neige, nous prenions un bain de soleil, tantôt en suivant les ébats de touristes de La Vallée qui venaient de déjeuner à la cime du Mont-d'Or, tantôt en faisant filer sur la pente neigeuse des bouteilles, — vides, cela s'entend, — qui dévalaient, le cof en avant, avec des mouvements de bête d'un effet si drôlatique que les plus graves d'entre nous s'amusaient comme des enfants. Les rires redoublèrent quand vint le moment du départ : notre toit ne voulait plus nous lâcher; nous y étions rivos par les clous des tavillons, dont les larges têtes s'étaient insinuées si traitreusement dans le fond de nos culottes, que nous ne pûmes nous lever qu'après avoir abandonné au chalet de nombreux lambeaux d'étoffe.

Ce fut la bonne aubergiste de la Petite-Echelle qui ferma toutes ces fenêtres, pour la plus grande joie des promeneurs, dames et messieurs, venus de Vallorbe dans le courant de la journée. Elle nous gratifia par dessus le marché d'éclatantes fleurs méridionales, cueillies dans un train, et dont un contrôleur des C. F. F. venait de lui apporter une immense gerbe. Et c'est ainsi que, la toilette désormais décente, nous regagnâmes la plaine, la boutonnière ornée de mimosas du Mont-d'Or. V. F.

Le bal de la vie.

La vie est un bal que commence
La Fortune tant bien que mal;
Vient l'Amour qui mène la danse,
Et puis la Mort ferme le bal.

La femme.

D'un inconnu, peu galant:
La femme en son enfance est une fleur naissante,
Cultivons-la;
Dans son adolescence, une barque flottante,
Arrêtons-la;
Dans un âge plus mûr, une vigne abondante,
Vendangeons-la;
Dans la vieillesse enfin, une charge pesante,
Supportons-la.

Mistral et notre patois.

Notre collaborateur, M. Octave Chambaz, ensuite des articles qu'il nous avait envoyés sur les *Mémoires* de Mistral, a reçu du poète de Maillane la lettre suivante :

A M. Octave Chambaz,
à Rovray (Gros-de-Vaud).

Maillane (Provence), 6 avril 1907.

Mes très vifs remerciements pour l'honneur que vous avez fait à mes *Mémoires* dans le charmant *Conteur vaudois* et pour la sympathie que vous me témoignez dans votre aimable lettre.

Ce que vous m'apprenez du dialecte vaudois est tristement intéressant; mais les regrets des esprits d'élite valent mieux, pour les choses qui s'en vont, que l'indifférence des multitudes inconscientes du beau qu'elles portaient en elles.

J'espère pourtant que l'Engadine conservera mieux que le canton de Vaud cette langue romande qui vous relie à la Provence!

F. MISTRAL.

La fête du printemps.

Enfants, si vous aimez les génisses folâtres
Et l'alpe verdoyante et le tou-hé des pâtres,
Les récits d'autrefois transmis par les aïeux,
Et la coraule antique et les ranz gracieux,
Ces ranz où l'on entend la voix de la patrie
Et des troupeaux épars l'apreste sonnerie,
Et les jeux, et les fleurs et les lits de gazon...

ALLEZ donc à Moudon, allez donc à Moudon !

Ce n'est pas là précisément le dernier vers de cette strophe de Rambert; il a dit :

Montez à Moléson, montez à Moléson !

Nous, nous disons : « Allez donc à Moudon ! » Ça rime aussi avec « gazon », — moins richement peut-être — et puis, à Moudon, si vous y allez demain, dimanche, vous verrez à peu près tout ce que promet Rambert. En outre, il n'est trajet plus charmant que celui des chemins de fer électriques du Jorat. Il vaut à lui seul la course.

Les Moudonnais, à l'instar des Portugais, sont toujours gais. Il n'en est point comme eux pour s'amuser et réjouir les autres. C'est une tradition, dans la vieille cité broyarde, d'organiser chaque année un cortège costumé. L'histoire, les mœurs locales, les événements divers de notre vie nationale, l'actualité fournissent le sujet; le dévouement, l'entrain des organisateurs et des participants font le reste. Et tout le monde est content.

Hélas ! depuis plusieurs années, les Moudonnais avaient fait un accroc à la tradition. Le phylloxéra, le mildiou, le blackrot, la surlangue, le piétain, les affaires du Maroc, la condamnation de l'absinthe, le renchérissement de la vie, le choléra des oies,

Moudon, sur les bords de la Broye,
Nourrit un très grand nombre d'oies,

toute une série de calamités avait mis l'éteignoir sur la gaieté moudonnaise. Et plus rien n'allait bien dans le canton.

Mais, soudain, les mânes du Comte Vert tressaillent dans leur tombeau, ils appellent au plaisir leurs anciens et fidèles sujets; l'antique tradition se réveille. Vevey a sa fête des vignes, Montreux sa fête des narcisses, Payerne ses brandons, Cossonay sa foire; Moudon a sa vieille réputation de ville joyeuse et hospitalière. Elle a célébré jusqu'ici les hauts faits du passé; elle va glorifier le présent, les charmes de la nature éternellement belle.

C'est l'avril, c'est le printemps! Déjà l'alpe convie hommes et bêtes aux enivresments de plein air, aux fêtes éblouissantes du soleil. Allons, pâtres et « boubos », debout! Allons, vaches, génisses et génissons, hors de l'étable obscure; que vos mugissements, que vos sonnaillles répondent à l'appel de la liberté. Assez de foin séché; la table est mise là-haut, sur l'alpe parfumée.

Houlette en mains, bergers et bergères, favorisez de la jeunesse et de l'amour:

Allons, jeunesse, allons, la danse vous appelle,
Que chacun ait sa belle,
Sa rose des vallons;
Allons, jeunesse, allons!

Les yeux noirs, les yeux bleus et le petit sourire,
Tout muet pour tout dire,
Ont commencé leur jeu;
Les yeux noirs, les yeux bleus.

Fleurette des vallons, fleurettes des bois, fleurettes de l'alpe, ouvrez vos corolles multicolores aux baisers des volages papillons. C'est le printemps!

Les fêtes du printemps sont fêtes éphémères,
Rapides sont les jours, rapide la saison.

Profitez!... Tel est le tableau enchanteur dont les Moudonnais ont tenté l'évocation. Ils y ont admirablement réussi. Nous n'avons entendu aucune critique. Tous ceux qui, dimanche dernier, l'ont pu contempler entre deux averses, en sont revenus enchantés. Le soleil, lui-même, qui boude si obstinément, cette année, et dont la mauvaise humeur faillit même tout gâter — il plut averse durant la matinée — n'a pu en fin de compte résister à la tentation. Il a risqué un œil, entre deux nuages, puis deux; puis il s'est montré dans toute sa gloire. Oh! mais pas longtemps. Et c'est lui, le gremlin, qui est cause que le *Conteur* n'a rien vu ou presque rien... Mais, chut, là-dessus; nos révélations pourraient gêner quelques-uns de nos confrères.

Que d'eau, mes amis, que d'eau! Il est vrai qu'il y avait un peu de vin dedans, et du bon, du

FEUILLETON DU CONTEUR VAUDOIS

Vie mémorable et mort funeste de Messire Othon de Grandson.

(Histoire romanesque d'après une ancienne chronique du Pays-de-Vaud.)¹

II

Le gendre futur du baron de Belp, parut n'avoir été attiré à Berne, comme tant d'autres, que par la fameuse solennité du *Lundi de Pâques*²: le baron avoit choisi le même prétexte pour y conduire sa fille; et la première entrevue s'étoit faite sans que personne pût en soupçonner le motif. Prolonger à un certain point leur séjour dans cette ville, eût été le moyen d'en faire deviner la cause; et le baron ne voulant point marier sitôt sa fille, *voirement*, s'étant déclaré que, *point ne falloit parler de noces* avant trois ans, *force fût au beau sire de s'en retourner en son pays*.

¹ Nous avons respecté l'ancienne orthographe.

² Cette cérémonie, qui consiste essentiellement dans la procession ou marche solennelle des membres de l'Etat, lorsqu'ils sortent de l'hôtel-de-ville, a été de tout temps un objet d'intérêt et de curiosité nationale.

tout bon! Nous connaissons un coin, un tout petit coin, où... c'est près... Oh! mais vous trouverez bien.

C'est donc demain, irrévocablement, la dernière de la « Montée à l'alpage ». N'y manquez pas!

Pour les noces!

UN de nos abonnés nous envoie copie de l'extrait suivant du registre de la paroisse de Travers (Neuchâtel):

« Du 4^{me} janvier 1676, M. Gélien pasteur a espousé (c'est-à-dire béni le mariage) de

» Pierre Jenneret, juré avec Elizabeth, fille de feu Daniel-Jean Favre, veuve de Daniel Herrman.

» Du mesme jour a esté espousé Jonas fils du sus-dit Pierre Jenneret, avec Eva fille du sus-dit Daniel Herrman.

» Du mesme jour a esté espousé Jean fils du sus-dit Pierre Jenneret avec Louyse fille du sus-nommé Daniel Herrman.

» Du mesme jour a esté épousé Daniel, fils du sus-dit Pierre Jenneret avec Marie fille du sus-dit Daniel Herrman.

» Le pasteur Gélien ajoute à la suite, avec raison: Prodiges de mariage. »

✱

Après cela, on ne doit pas être étonné si, en 1907, soit 231 ans plus tard, il y a encore des Jenneret à Travers, mais comme tout change, en orthographe leur nom est devenu Jeanneret au lieu de Jenneret.

La derrière prêtre à Samuliet.

ETAI on hommo de la mètsance, clli Samuliet; bouna dzein se vo voliâi, ma que pouâve fère de cliau sacreimeint, de cliiau djurement épouvantablie. Du lo bon matin, mimameint què lo sèlâo on lo voyâi pas oncora bussi de derrâi lè montagne, tant qu'à la né nâire, ein pouâve dere de cliiau: Crè matin! T'einlèva! Lo diabllio preingne pîre. L'étâi épouâirau: ein avâi tota onna biblia. Et lè dzein desant quand l'ouïessant:

— Vaitcè Samuliet que prèye!

Ao bin quand quauquon d'autro djurâve on lài desâi:

— Te fâ dâi prèyire quemet Samuliet.

L'étâi dinse on diton: « La prèyire à Samuliet. » Mimameint on coup que lo menistre lài avâi de:

En prenant congé de sa jeune amie, Grandson lui offrit un riche chapelet, de la part de Blanche de Savoie, sa mère; et certes, étoit-ce joyau digne de princesse, puis ayant prié la belle future de songer quelquefois à son chevalier absent, il partit avec la permission de venir au bout de deux ans, lui rappeler la promesse qui lioit maintenant leurs destinées.

Othon pouvoit aisément remplir cet intervalle, par les succès dont son âge est le plus flatté. Aux tournois, au bal, dans les fêtes, tous les yeux se fixoient sur lui; et sa brillante valeur effaçait, à la guerre, les exploits de ses plus fameux compagnons d'armes.

Le duc Philippe¹, qui tenoit alors sa cour à Dijon, y fit publier un magnifique tournois, en l'honneur de Marguerite de Flandres, son épouse, dont cette princesse devoit distribuer les prix elle-même; et Grandson étant précisément arrivé pour y assister, ce fut lui qui en remporta tout l'honneur. Le couple royal parut jouir de sa victoire; et la duchesse lui passa au col une chaîne d'or, où pendoit un petit bouclier d'un travail exquis, sur lequel on lisoit ces mots, à l'entour d'une marguerite. *Fleur nonpareille, à chevalier sans pair*.

« Adonc, Monseigneur, dit la princesse, en présentant Othon au Duc, comme le vainqueur des jeux: *Veci maintenant entre tous ces braves,*

¹ Philippe le Hardi, duc de Bourgogne, fils du roi Jean, avoit épousé Marguerite de Flandres.

— Il fait bien beau temps aujourd'hui, Samuel?

L'avâi repondu:

— Cré double! n'è pas damâdzo. On nom de sort de teimps que l'a fè tota la sacré senanna que mè pandoure d'ovrà n'ont pas pî pu fochéra clli serpeint de tsermu d'amon que baille dza rein que de la coffiéra; lo diabllio lo tè preingne pire!

Mâ, ma fâi, l'è vegnâi on teimps iô Samuliet n'a pequa pu djurâ po cein que l'avâi attrapâ 'na maladi que tè l'a racilliâ ein quauque dzo. Quand lo menistre l'a su que l'étâi malâdo l'è tot parâi vegnâi lo vère, mâ lo pouro Samuliet ne recougnessâi dza nion, montrâve lo bllian dâi get et ètâi âi rancot. Su la fin, ie seimblîâve que voliâve dere oquie, adan lo menistre va dè coûte lî et ie l'ôdt que desâi ein breinneint la têtâ:

— Rondzai! lài faut passâ!

L'è tâi la derrière prêtre à Samuliet.

Devant lo cabaret.

— Mâ! mâ! Pierro, que desâi on coup on tiuré, lo sèlâo n'è pas pî bin adrâi fro et vo saillède dza dau cabaret!

— Monsu lo tiuré, que repond l'autro, on ne pâo portant pas lài restâ tota la dzornâ!

Lo tsédau à Dâobou.

On monsu de pè Gravaux ètâi vegniâ onna demeindze la vèprâ tant que vè Dâobou por lài marchandâ dâi pommes. Quand l'è que l'arant fè on tor pè lo prâ, à guegnî lè pommâ, lo monsu lài fâ:

— Eh bin! Dâobou, voutra campagne l'è balla. L'affère va bin por vo. Vo z'ite bin benhirâo!

— Ma fâi va! monsu, et pu que i'è on gros tsédau ora: i'è onna modze, on bolet, on bourrisquo, dâi dzenelhie, quatre caïon, trâi z'einfant.

— Et ie sant bin voutrè z'einfant?

— Oh! vo sède, que repond Dâobou, n'è pas cein que rapporte lo mè! MARG A LOUIS.

Le cœur un peu bas. — Comment, Louis, disait M^{me} Petou à son mari, c'est aujourd'hui dimanche de communion, et tu sors avec un pantalon tout retacoigné!

— Que m'importe, ma chère: sous un pantalon retacoigné peut battre un noble cœur!

c'il que peut se dire le vrai chevalier de Marguerite; et certes, n'est Dame, ne princesse au monde, qu'à honneur ne tienne tel chevalier.

On juge à quel point une faveur aussi distinguée dût flatter Grandson, dont le cœur palpitait au seul nom de gloire.

Le vainqueur du tournois de Dijon, ami de Philippe, et chevalier de Marguerite, destina le prix qu'il venoit de remporter à sa jeune amie: c'étoit peut-être beaucoup d'y songer, au milieu des plaisirs d'une cour aussi brillante, et forces, belles dames s'ébahirent en secret, de l'indifférence du charmant Othon.

CHAPITRE II

LES MÉPRISES DE L'AMOUR PROPRE COUTENT CHER

Les deux années d'une absence que le Baron avoit jugé nécessaire, s'écoulèrent pour Othon, dans l'ivresse des plaisirs et de la gloire, mais Catherine les donna entièrement à l'amour. Toujours occupée de Grandson, l'idée de ce jeune héros remplissoit son ame.

En voyant approcher le terme marqué à l'absence de Grandson, le cœur de sa jeune amante palpitait tantôt d'espérance, tantôt de crainte; car elle aimoit trop pour être assurée de plaire, et ne savoit elle-même si elle craignoit ou desiroit son retour: mais